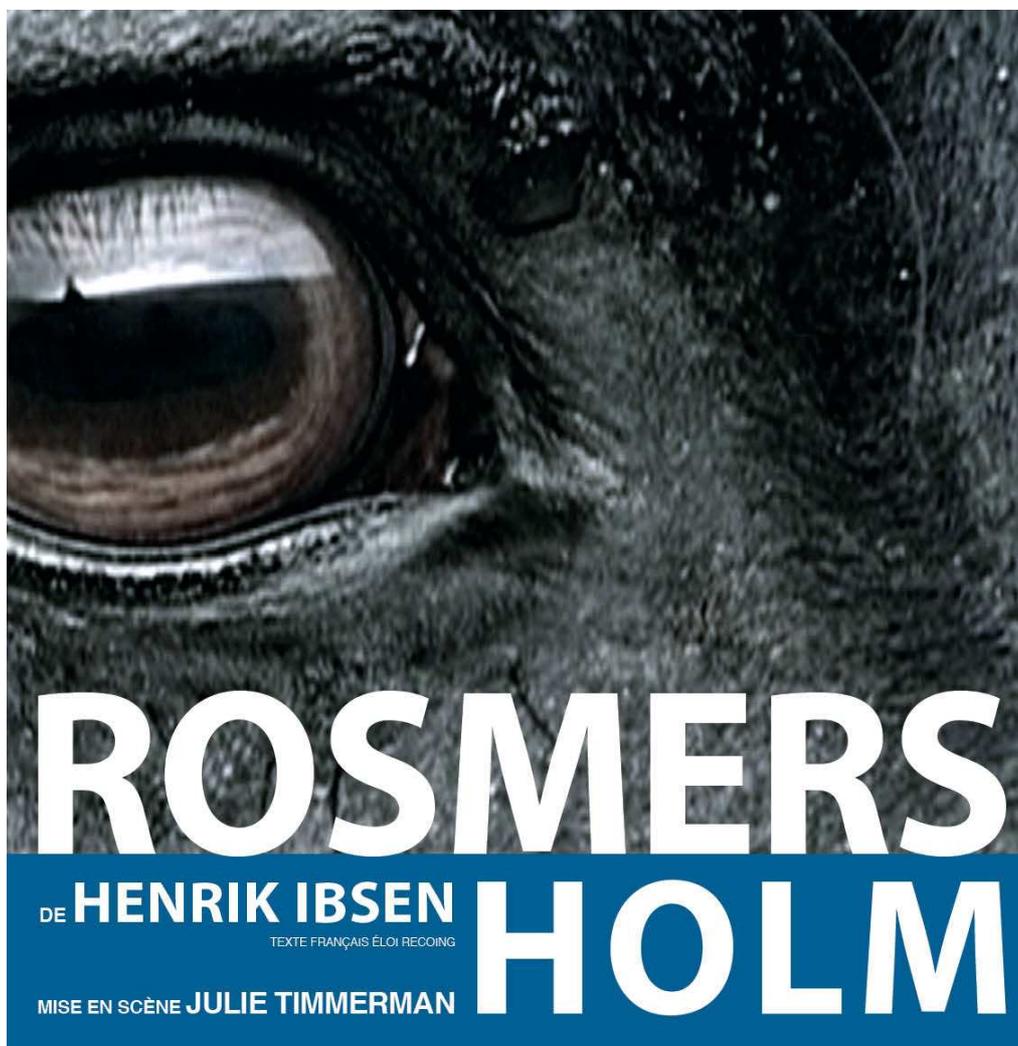


Idiomécanic Théâtre présente



Création 2014
Tournée 2014-2015

Rosmersholm

de **Henrik Ibsen**

texte français **Eloi Recoing**

mise en scène **Julie Timmerman**

assistante à la mise en scène **Claire Chaineaux**

dramaturgie **Pauline Thimonnier**

collaboration à la direction d'acteur **Marc Berman**

scénographie **Clémence Kazémi** et **Philippe Sazerat**

lumière et régie générale **Philippe Sazerat**

costumes **Dominique Rocher**

vidéo **Nelly Massera**

musique **Vincent Artaud**

création sonore **François Vatin**

maquillage **Isabelle Lemeilleur**

construction du décor **Atelier Devineau**

avec

Marc Berman – Ulrik Brendel

Marc Brunet – Kroll

Dominique Jayr – Madame Helseth

Xavier de Guillebon – Johannes Rosmer

Philippe Risler – Peder Mortensgaard

Julie Timmerman – Rebekka West

réalisation des photos **Philippe Sazerat** et **Nelly Massera**

direction artistique **Julie Timmerman**

assistante à la direction artistique **Claire Chaineaux**

costumes **Dominique Rocher**

maquillage **Isabelle Lemeilleur**

impression **Scanachrome**

Durée du spectacle : 2h15 sans entracte

Ce spectacle est issu de Premières Lignes-L'Echangeur artistique et a fait l'objet d'une résidence à l'Espace Culturel Boris Vian (Les Ulis), et de lectures à l'ECAM (Le Kremlin-Bicêtre) et au Théâtre de l'Aquarium (Cartoucherie). Il a été joué 26 fois de janvier à mars 2014 à l'ECAM (Le Kremlin-Bicêtre), au Centre culturel Aragon-Triolet (Orly), au Théâtre de l'Opprimé (Paris 12), à L'Atelier à Spectacle (Vernouillet 28), à Fontenay en Scènes (Fontenay-sous-Bois), et à Gare au Théâtre (Vitry-sur-Seine).

Production Idiomécanic Théâtre. Coproduction L'Atelier à spectacle (la Scène conventionnée de Dreux agglomération Vernouillet 28), ECAM, Fontenay-en-Scènes. Avec l'aide à la production de l'Adami. Avec le soutien de la Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Ile-de-France – Ministère de la Culture et de la Communication. Avec l'aide à la production d'Arcadi – Ile-de-France. Avec le soutien du Conseil général du Val-de-Marne. Avec l'aide à la production de la Spedidam.

L'Adami représente les artistes-interprètes : comédiens, danseurs, chanteurs, musiciens solistes, chefs d'orchestre. Sa mission est de gérer leurs droits en France et à l'étranger. Elle agit au niveau national et européen pour leur juste rémunération notamment au titre de la copie privée et des nouveaux usages numériques. Elle favorise également l'emploi artistique au moyen de ses aides à la création.

La pièce

Rosmer, ancien pasteur, et Rebekka, garde-malade de sa femme défunte, ont entrepris ensemble un travail titanesque : se libérer de tous les préjugés, de toutes les doctrines, de toutes les valeurs imposées par la religion et la morale ancestrale. Ils se préparent ainsi depuis des mois aux temps nouveaux qui s'annoncent, portés par le vent révolutionnaire qui souffle sur l'Europe en cette fin de XIX^{ème} siècle. Rebekka, élevée dans le grand Nord et la Nature sauvage, pousse Rosmer à s'émanciper de la morale familiale qui jusqu'ici l'a empêché de « devenir lui-même ». Et Rosmer initie Rebekka à l'idéalisme et aux valeurs humanistes. Mais quand la société puritaine de la petite ville apprend que Rosmersholm, bastion du conservatisme, est en train de passer à gauche, elle met tout en œuvre pour briser cet élan. On accuse Rebekka d'avoir poussé la femme de Rosmer au suicide pour prendre sa place, et on propose des arrangements pour étouffer le scandale. Rosmer est assailli par les politiciens sans scrupules de tous bords. Pour opposer une « vivante réalité » à ce déchaînement de turpitudes, Rosmer demande à Rebekka de l'épouser. Elle refuse, puis, gagnée par un sentiment de culpabilité nouveau pour elle, avoue le meurtre de Beate. Ils iront finalement se jeter ensemble dans le torrent, comme le seul acte d'amour, libre et absolu, qu'ils puissent accomplir.

Freud ne s'y est pas trompé quand il a choisi d'analyser dans un long article le personnage de Rebekka West : Ibsen écrit avec Rosmersholm sa plus belle œuvre. C'est avec un humour cinglant et un ton iconoclaste qu'il montre ce combat entre la vie et la mort, entre la bêtise tyrannique et la quête de Liberté. Rosmer et Rebekka sont deux idéalistes dans un monde barbare qui crée des monstres et des dépressifs. Ecrasés par les regards sévères des ancêtres qui règnent sur les murs de Rosmersholm, et envoûtés par les chevaux blancs qui rôdent autour du domaine, les deux héros préféreront mourir plutôt que de se résigner à une vie de compromis et de vil calcul. Ibsen, qui prônait l'individualisme comme morale de l'accomplissement de soi, en perçoit avec terreur, sur la fin de sa vie, les dérives libérales et capitalistes. Nous sommes les héritiers de Rosmer, et si Ibsen nous atteint si profondément, c'est que les mécanismes d'écrasement de l'être qui se bat pour sa liberté sont toujours à l'œuvre aujourd'hui.



"Rosmersholm" de Henrik Ibsen, mise en scène Julie Timmerman * mention obligatoire Photo Lot

Note de mise en scène

Trois murs chargés de portraits d'ancêtres. Des plantes grimpantes, une explosion de fleurs, un Jardin d'Eden retrouvé, tentent de prendre le pouvoir. Mais les ancêtres, les Big Brother de Rosmersholm, regagnent peu à peu du terrain, chassant du Paradis ces nouveaux Adam et Eve. Sous la rigueur sinistre de la diction et des corps pris dans des carcans, de la lave en ébullition. J'ai choisi de monter la pièce en costumes d'époque, car la fable me semble incompréhensible si les personnages ne sont pas entravés par toutes sortes de corsets, cols durs, cannes, gants et chapeaux. L'espace mental qui est représenté sur scène est doublé de l'espace fantastique des chevaux blancs, qui apparaissent dans des projections vidéo. J'utilise la vidéo pour faire surgir le monde fantastique de la mythologie et de la superstition. Les portraits d'ancêtres, en tournant sur leur pivot, constituent un écran. Regards en abîme : le personnage et le spectateur regardent le cheval, qui les regarde à son tour, questionnant, obsédant, fascinant, à la fois messenger des morts et appel à la vie. Une musique éruptive fait surgir les chevaux, comme si dehors tout explosait, faisant craquer les carcans et donnant à l'être sa dimension sauvage, insaisissable. Cet univers musical chaotique, sans forme, entre en conflit avec un autre univers, celui du formalisme religieux, répressif, rituel, désuet dans ce monde nouveau qui veut percer la voûte. Les deux se combattent ou s'imbriquent. Et lorsque tout sera fini pour Rosmer et Rebekka, emportés dans un dernier galop, seule restera debout, intacte et ordonnée, la maison des Rosmer.



Henrik Ibsen (1828-1906)

« *Se réaliser soi-même, c'est là, je pense, le plus haut auquel un homme puisse atteindre.* »

Henrik Ibsen est le fils d'un riche homme d'affaires, patron d'une entreprise de distillerie qui fait faillite et plonge la famille dans de grandes difficultés financières. En 1844, le jeune Henrik part travailler comme garçon apothicaire. La révolution de 1848 en France le marque profondément, et il commence à s'intéresser au socialisme. En 1850, il est journaliste indépendant, commence à publier quelques poèmes, et enseigne à l'École du dimanche des Associations ouvrières. Il prend également part à de nombreux meetings et manifestations d'ouvriers et d'étudiants. Il s'intéresse particulièrement à un passé médiéval riche mais oublié de ses compatriotes, à la suite des siècles de domination danoise. Il fonde notamment un journal, *Andhrimmer*, d'après le nom du cuisinier des dieux dans le Valhalla. En 1851, il est engagé comme assistant metteur en scène et auteur en titre au Norske Theater de Bergen, premier théâtre en langue norvégienne, où il monte plus d'une centaine de pièces. Parmi elles, de nombreux vaudevilles et comédies de Scribe, dont il admire les rouages de la « pièce bien faite ». Il écrit quelques pièces qui ne remportent aucun succès, jusqu'à la création de *La Fête à Solhaug* en 1856. Ibsen fait à cette époque une très longue excursion à pied dans les terres afin de découvrir les chants et légendes populaires de son pays. L'année suivante, il entre au Christiania Norske Theater en tant que directeur artistique, et fonde avec Bjornson la Société norvégienne chargée de développer la diffusion de la culture nationale. Puis il entre au Christiania Theater comme conseiller artistique. En 1864, après avoir pendant des années demandé en vain des subventions pour aller étudier à l'étranger, il part finalement en voyage à travers l'Europe, et ne reviendra vivre en Norvège que 27 ans plus tard. Scandalisé par la veulerie de ses compatriotes lors de la guerre des Duchés (la Norvège n'étant pas intervenue aux côtés du Danemark, comme elle l'avait promis, dans la guerre qui l'opposait à la Prusse), il qualifie la Norvège de pays « refermé sur lui-même, nationaliste, romantique et bigot ». Il publie deux « lesedrama » (pièces destinées à être lues) : *Brand*, où il incarne la conscience morale de son pays, et *Peer Gynt*. Il écrit ensuite un diptyque sur Julien l'Apostat, qu'il considère comme son chef d'œuvre. A cette époque, Ibsen commence à recevoir des décorations et des distinctions, ce à quoi il sera toute sa vie très sensible.

Certaines de ses pièces, bien que remportant un grand succès en Norvège, en Europe et aux Etats-Unis, suscitent des réactions violentes : il y aborde sans concession les questions du divorce, de l'euthanasie, de la syphilis, de l'inceste, du danger représenté par la « majorité compacte ». Il est très inspiré par le philosophe Kierkegaard qui, selon Régis Boyer, « exigeait de l'être humain trois choses : l'expression libre de sa subjectivité ; l'engagement sans réserve dans une cause susceptible de servir l'idéal proclamé ; et l'authenticité en actes au moins autant qu'en paroles. » Il parle d'une « vocation » pour chacun, qui refuse toute justification du « mensonge vital » que les hommes s'inventent pour ne pas affronter la réalité : « Manquer à la vérité, manquer à la liberté, manquer à soi-même, donc, c'est pécher. [Il faut] vivre *sur les hauteurs*, débarrassé de toutes les contingences vulgaires, de tous les mensonges. » Dans ses dernières pièces cependant, Ibsen dénoncera l'idéal absolu pris au pied de la lettre.

Il est intéressant de noter qu'on trouve parfois dans les drames d'Ibsen des échos nietzschéens, même s'il semble qu'il n'a jamais lu le philosophe allemand. Freud, qui en 1896 forgera le nom de sa nouvelle science, la Psychanalyse, dira avoir eu peur de lire Ibsen et Nietzsche, parce qu'il pressentait qu'ils avaient déjà tout dit sur la psychée humaine.

Ibsen meurt à la suite de plusieurs attaques d'apoplexie.

Ibsen a toujours été un fervent pourfendeur de l'imbécillité et de la « foule moutonnaire ». Il voue une haine sans borne aux importants, aux notables, aux « respectables ». Il considère que l'homme doit s'atteler à sa mission la plus haute : réaliser ses possibilités sans complaisance - même si le personnage qui incarne le plus cette radicalité, Brand, finit par en mourir. Ibsen disait qu'il était Brand dans ses meilleurs heures, et Peer Gynt dans ses plus mauvaises. Son théâtre est un théâtre du désenchantement, dans lequel l'auteur force ses personnages à affronter leur destin, tentant sans relâche d'arracher à la vie son secret.

Liste non-exhaustive des œuvres d'Ibsen : *Catilina* (1850), *Les Prétendants à la couronne* (1863), *La Comédie de l'amour* (1863), *Brand* (1866), *Peer Gynt* (1867), *Empereur et Galiléen* (1873), *Les Soutiens de la société* (1877), *Une Maison de poupée* (1879), *Les Revenants* (1881), *Un Ennemi du peuple* (1882), *Le Canard sauvage* (1884), *Rosmersholm* (1886), *La Dame de la mer* (1888), *Hedda Gabler* (1890), *Solness le Constructeur* (1892), *Le Petit Eyolf* (1894), *John Gabriel Borkman* (1896), *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts* (1899).

Équipe

Julie Timmerman – mise en scène (Rebekka West)

Elle débute au cinéma avec Yves Robert dans *Le château de ma mère* et *Le bal des casse-pieds*, puis au théâtre dans deux pièces de Nathalie Sarraute mises en scène par François Timmerman. Elle joue ensuite sous la direction de Jean-Claude Penchenat, Claudia Morin, Marion Mirbeau, Jean-Marc Hoolbecq... Puis elle entre à l'ERAC (Ecole Régionale d'Acteurs de Cannes), où elle travaille avec Catherine Marnas, Romeo Castellucci, Alain Françon, Georges Lavaudant et Ludovic Lagarde. A sa sortie, elle tourne *Touristes? Oh yes!*, réalisé par Jean-Pierre Mocky, et joue au théâtre sous la direction de Jean-Louis Benoît, Gilles Bouillon, Stanislas Grassian... En 2008, elle joue dans *L'Hôtel du libre-échange* de Feydeau mis en scène par Alain Françon, et dans *L'Ours* de Tchekhov, mis en scène par Claudia Morin. Parallèlement à son parcours de comédienne, elle réalise en 2006 une fiction radiophonique, *Dînette*, puis fonde la compagnie Idiomécane Théâtre avec laquelle elle met en scène *Un Jeu d'enfants*, de Martin Walser (2008), *Words are watching you*, qu'elle écrit d'après *1984* de G.Orwell (2009 à 2012), et *La Sorcière*, qu'elle adapte de Michelet (2013). Elle joue également dans les deux derniers spectacles cités. Par ailleurs, elle intervient pour la cinquième année consécutive au Lycée de l'Essouriau aux Ulis (atelier théâtre option facultative) et mène un atelier pour adultes au Centre Culturel Aragon-Triolet d'Orly.



Xavier de Guillebon (Johannes Rosmer)

Il a été formé à l'école du Théâtre National de Strasbourg. Au théâtre, dernièrement il joue dans *La Tempête* de Shakespeare, dans une mise en scène de Philippe Awat, et également sous la direction de Catherine Anne dans *Pièce Africaine*, *Le Bonheur du Vent* et *Le Temps Turbulent*, de Ludovic Lagarde dans *Ivanov*, *Platonov* et *Le Petit Monde de Georges Courteline*, de Jeanne Champagne dans *Le Bachelier*, *Jérôme Patureau à la Recherche d'une Positon Sociale*, de Philippe Crubezy dans *Moloch*, de François Rancillac dans *Georges Dandin*, mais encore auprès des metteurs en scène Louis-Guy Paquette, de Thierry Roisin, Eric Vigner, Jean-Claude Fall, Francine Landrain, Brigitte Jacques, Jean-Claude Penchenat et Jacques Lasalle. Au cinéma, il travaille avec François Dupeyron, Anne Le Ny, Roger Michell, Jacques Maillot, Stéhane Kazandjian, Denis Dercourt, Jacques Fieschi, Philippe Le Guay, Jean-Paul Rappeneau, Cédric Klapisch, Agnès Jaoui, et à la télévision avec Christian Faure, Pierre Aknine, Fabrice Cazeneuve, Robin Davis, Maurice Failevic.

Marc Brunet (Kroll)

Il commence sa carrière de comédien au début des années 80 au Théâtre de l'Épée de Bois à la Cartoucherie de Vincennes avec Antonio Diaz Florian. Il jouera par la suite dans plus d'une trentaine de spectacles avec des metteurs en scène tels que Pierre Santini, Antonio Arena, Patrick Pelloquet, Claudia Morin, François Bourcier, Christian Bujéau, Yann Reuzeau.... Il adapte, met en scène et interprète *Nuit gravement au salut* et *Fenêtre sur Jungle* d'Henri-Frédéric Blanc et *Les lois de la gravité* de Jean Teulé. Il participe à de très nombreux films au cinéma et à la télévision avec des réalisateurs tels qu'Alain Corneau, Josiane Balasko, Claude Gorreta, Tony Gatlif, François Dupeyron, Philippe Harel, Nadine Trintignant, Arthur Joffé, Christine Carrière, Raphaël Jacoulot, Christophe Ruggia.



Marc Berman (Ulrik Brendel)

Il fait partie de la troupe fondatrice du Théâtre du Campagnol. Il travaille ensuite avec de nombreux metteurs en scène comme François Rancillac, Jacques Nichet, Matthias Langhoff, Joël Jouanneau, Stuart Seide... Plus récemment, il joue dans *La Métamorphose* sous la direction de Sylvain Maurice et dans *Le ministre japonais du commerce extérieur* mis en scène par S. Valensi. Il participe également à plus de cinquante films à la télévision et au cinéma sous la direction d'Ariane Mnouchkine, Ettore Scola, Claude Lelouch, Andrzej Zulawski, Marco Ferreri, Cédric Klapisch, Patrice Leconte, Nicole Garcia, Mathieu Kassovitz... Dernièrement, il apparaît dans les films de S. Collardey, *Les hommes* et de Ch. Carion, *Farewell*.

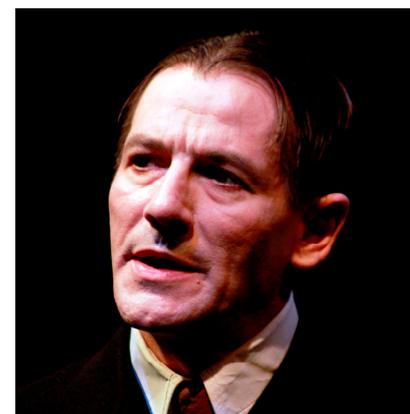


Dominique Jayr (Madame Helseth)

Formée à la Rue Blanche, elle a été membre du "Théâtre des 50" et a fait partie de l'Atelier permanent dirigé par Andréas Voutsinas. Elle participe à la décentralisation chez Hubert Gignoux (CDO), René Laforgue (Comédie de Provence), Jean Dasté (Comédie de St Etienne). Elle entre ensuite au Théâtre de la Ville où elle joue sous la direction de Jean Mercure, Serge Peyrat, Jacques Fabri, Dario Fo, et Jorge Lavelli. Elle rencontre François Rancillac avec lequel elle fait plusieurs spectacles, ainsi qu'avec Sophie Renaud, Stella Serfati, ou encore Philippe Ferrand. A la télévision elle joue sous la direction de Stelio Lorenzi, Claude Barma, Claude Daguerra, Marcel Bluval, Guy Lessertisseur ; et au cinéma avec Jean Eustache, Didier Kaminka, Jean Marboeuf, Paul Vecchiali, Muntz et Bitton.

Philippe Risler (Peder Mortensgaard)

Après avoir suivi l'école professionnelle du conservatoire de Rennes, il entre à l'école de la Rue Blanche dont il sort en 1985. Il y rencontre Stuart Seide (*Les trois sœurs* d'A. Tchekov) et J.C. Grinewald (*Cabaret de quat'sous* d'après B. Brecht). Il reprend ensuite son parcours professionnel en Bretagne et dans le grand Ouest avec Bernard Lotti (Théâtre de l'instant à Brest), Arlette Tephany (CDN de Limoges) et Patrick Pelloquet (Théâtre Régional des Pays de Loire). Parallèlement à ce parcours classique, il se forme au Clown et au jeu masqué qui l'amènent à travailler quelques temps avec les Achille Tonic (*Cabaret Citrouille*) et pendant plus de 15 ans dans diverses mises en scène de Mario Gonzalez (dont le dernier *Dom Juan Impuni* dans lequel il interprète Dom Juan). Il joue également dans le théâtre privé (*Un sujet de roman* avec Michel Aumont) et à la télévision dans diverses séries dont *P.J.* Dernièrement, il a joué sous la direction d'Alain Gautré avec Jean-Pierre Daroussin dans *La chapelle en Brie*, et avec la Cie du Loup Blanc dans *Long voyage vers la nuit* d'Eugène O'Neill et *Embrasser les ombres* de Lars Noren. Depuis 2003, il s'est formé au Théâtre de l'Opprimé grâce auquel, à côté de sa carrière au théâtre, il participe à diverses luttes (contre le sexisme avec le MPF 93, le harcèlement moral au travail et le changement climatique avec la Cie NAJE).



Pauline Thimonnier – dramaturgie

Dramaturge et adaptatrice, Pauline Thimonnier a étudié la dramaturgie à l'École Nationale Supérieure du Théâtre National de Strasbourg (2005-2008). Elle poursuit actuellement un doctorat en Etudes Théâtrales à l'Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle. Chargée de cours, elle enseigne à l'Université Paris 7-Diderot (2009-2011) et à l'université Paris 3-Sorbonne Nouvelle depuis 2009. Explorant la dramaturgie sous toutes ses formes, elle collabore avec des metteurs en scène (Yves Beaunesne, Benoît Bradel, Guillaume Dujardin, Nicolas Bigards, Laurence Andreini, la Compagnie Zusvex), des marionnettistes (Yeung Fai, Giorgio Pupella et Joëlle Nogues) et assiste une création d'opéra auprès d'Olivier Desbordes. Partenaire de France Culture, le média radiophonique vient s'ajouter à ses chantiers dramaturgiques.

Clémence Kazémi - scénographie

Après des études en Arts du Spectacle à l'Université de Nanterre, et d'Architecture à l'École de Paris La Villette, elle suit les cours du Laboratoire d'Étude du Mouvement à l'École Internationale Jacques Lecoq. Elle assiste le scénographe Bernard Michel pour les opéras *De la maison des morts* (2004) à l'Opéra Bastille et *Boris Godunov* (2006) au Théâtre de la Monnaie à Bruxelles, mis en scène par Klaus Mickaël Grüber, ainsi que pour *Histoire d'Amour* (2004), mis en scène par Jean-Philippe Lucas Rubio. Elle travaille aussi avec lui sur la réalisation d'une exposition sur Gilles Aillaud, *De la peinture à la Scénographie*, au musée Monte Martini à Rome (2005) et sur la réalisation du pavillon d'honneur de la Francophonie au Salon du Livre (2006). Puis elle travaille avec Lucio Fanti pour les scénographies du *Couronnement de Poppée* (2005) à l'Opéra de Lyon, du *Mendiant ou la mort de Zand* (2007) au Théâtre National de Strasbourg, de *La Pierre* (2009) au Théâtre national de Dijon, de *L'Homme inutile ou la conspiration des sentiments* (2011), pièces mises en scène par Bernard Sobel. Elle travaille encore avec Lucio Fanti pour la scénographie de *Viol* (2005) au théâtre de l'Odéon mis en scène par Luc Bondy et de *La Marquise d'O* (2006) à la Maison de la Culture d'Amiens, mis en scène par Lucas Hemleb. En 2003, elle scénographie *La Marelle de l'oubli*, mis en scène par Cristel Alvès-Meira. En 2009, elle signe les scénographies de *Rose très belle*, de la compagnie Diabolus in Musica, et de *L'Opéra de Quat'sous*, mis en scène par Frédéric Fachena, et en 2010, de *Une nuit en Palabre* (2010) mis en scène par D' de Kabal et Hassane Kouyaté. A partir de 2008, elle rejoint la compagnie T.O.C. dont elle signe les scénographies de *Turandot ou le congrès des blanchisseurs* (2008), *Le Théâtre Merz* (2008) et *Le Précepteur* (2011). Elle fait des interventions auprès des élèves de l'École Boulle, du Lycée Auguste Renoir d'Asnières pour les classes de Terminale en option théâtre, et dirige un workshop de scénographie et costume pour l'École Supérieure d'Art Moderne de Paris, ESAM design.

Philippe Sazerat – lumière et scénographie

Après une formation de comédien à la classe libre du cours Florent, il joue au théâtre pour J.L. Boutté, P.Kerbrat, G. Lavelli, J. Le Poulain à la Comédie Française, R. Blin au théâtre de l'Odéon, R. Acquaviva, R. Barré, M.C. Valène, B. Avron; et au cinéma pour E. Molinaro et P. Vinour. Dans le même temps, il crée les lumières des spectacles du Déborah Alison Ballet, et travaille avec F. Gerbault, par lequel il rencontre C. Dasté, qu'il suit dans l'aventure du Théâtre des Quartiers d'Ivry comme créateur-lumière et régisseur général sur sept spectacles. Il y assure aussi la mise en scène de *La Grammaire d'E. Labiche* et *Mère Fontaine* de L. Roth. Depuis 1985, il crée la lumière au théâtre avec des metteurs en scène comme D. Berlioux, J. Balasko, F. Kergourlay, C. Merlin, Y. Collet, F. Andrei, M. Lopez, J.P. Malignon, H. Saint-Macary, N. Vadori, G. Malabat, C. Morin, V. Bellegarde, L. Wurmser... En variété, il crée les lumières de B. Fontaine, Orlika.... Il réalise aussi les éclairages de plusieurs expositions au Centre G. Pompidou, au Musée Rodin, au Musée des Invalides... Depuis 1992, P.Prost, architecte, fait appel à lui pour la mise en lumière d'ouvrages historiques restaurés comme la Citadelle de Belle-Ile-en-Mer, le Musée de la Marine de Loire de Châteauneuf... Il improvise depuis 1991 la lumière sur le spectacle Improvizafond.

Nelly Massera – vidéo

Elle a étudié les arts visuels, l'histoire et la philosophie des arts à l'université et à l'école des arts décoratifs de Strasbourg, à la Winchester School of Art et à l'université de Paris I - Sorbonne. Elle a été invitée en résidence d'artiste et pour exposer en France, Angleterre, Pologne, Lettonie, Inde, Québec, UAE (Dubai), États-Unis. Elle a été commissaire associée de plusieurs expositions en zone rurale. Elle développe des installations où se rencontrent vidéo, images, dessin et objet. Ses recherches s'élaborent en connexion avec un contexte social, culturel et géographique particulier et questionnent l'écart, le trouble qui existe entre ces réalités et les mythologies, traditions et rêves nocturnes. Le spectateur est voué à un entre-deux, une déambulation où sa part d'expérience des formes et du sens reste à construire. Pour le théâtre, elle élabore des dispositifs vidéo en interaction avec le jeu des comédiens. Elle mène des ateliers en milieu scolaire, carcéral et en écoles d'art.

Vincent Artaud – musique

Il sort en 2006 un disque, *Artaud*, pour lequel il est nommé aux Victoires du Jazz. Il réalise de nombreuses compositions et arrangements pour les albums *La tour invisible*, *Artero Brel* de Patrick Artero, *No sport* de Rodolphe Burger, *A l'ombre du saule pleureur* de Diego Imbert, *Dum-Dum*, commandé par le label B-Flat, *La gueule du Cougar* de Xavier Plumas, *Around Robert Wyatt* pour l'Onj de Daniel Yvinek, *Le professeur Félix* du groupe Dum-Dum, *The intruder* d'Olivier Temime. Il commence en 2001 à écrire pour le théâtre, grâce à une collaboration fidèle avec le metteur en scène Paul Desveaux. Il réalise ainsi la musique de *L'Éveil du printemps*, *Richard II*, *Vraie blonde et autres*, *Les Brigands*, *L'Orage*, *Maintenant ils peuvent venir*, *Pollock*, et *La Cerisaie*. Il compose également la musique de *Juste un cygne*, de Céline Lefèvre. Il se met à écrire pour la danse : *Bale de rua* (TS prod), *Romeos et Juliettes*, du chorégraphe Sébastien Le François. Au cinéma, il écrit en 1999 la musique du film *La Rampe* de Santiago Otheguy, puis réalise l'orchestration de la musique du film *Qui perd gagne*, de Laurent Benéguy. Il reçoit le prix de la musique au Festival de Clermont-Ferrand et le Prix de la meilleure musique aux Lutins du court-métrage pour *L'Homme sans tête*, réalisé par Juan Solanas. En 2007, il compose pour *Por sus propios ojos*, réalisation Liliana Paolinelli, et pour *La Leon*, réalisation Santiago Otheguy.

Dominique Rocher – costume

Elle travaille pendant quatorze ans avec Jean-Claude Penchenat sur toutes les créations du Théâtre du Campagnol. Elle a été l'assistante-costumière de Françoise Tournafond, Gyslaine Ducerf, David Bélugou et Steen Albro pour les spectacles du Campagnol, et Sabine Siegwald pour *Athalia* et *La Folle de Chaillot* de François Rancillac. Depuis 2003 elle travaille régulièrement avec Adel Akim au Théâtre des Quartiers d'Ivry, Philippe Awat, Florence Huige et Hélène Philippe.

Claire Chaineaux – assistantat à la mise en scène

Docteur ès Lettres, spécialiste de l'histoire du théâtre du 17^{ème} siècle, Claire Chaineaux s'est également tournée vers sa pratique ; elle prend des cours de comédie et multiplie les assistantats à la mise en scène. C'est l'occasion d'aborder des théâtres différents – baroque, absurde, jeune public – faisant intervenir d'autres formes artistiques comme la danse ou la musique. Elle a ainsi pu assister Anne Bourgeois à plusieurs reprises (Festival Roland Dubillard au Théâtre du Rond-Point, 2004), participer au festival de théâtre baroque à Paris (*Eclats baroques*, 2007), ou encore diriger une lecture à la Comédie Française (*Les Visionnaires*, J. Desmarets de Saint Sorlin, 2006). Claire Chaineaux continue régulièrement de se former à l'écriture dramatique, à la dramaturgie des textes contemporains ou encore à la technique de jeu de Jacques Lecoq. Outre son activité de metteur en scène, elle mène plusieurs ateliers théâtre.

La presse



Par [Gilles Costaz](#)

Rosmersholm d'Ibsen

Pas simple de monter *Rosmersholm*, où Ibsen entremêle le tableau social et les grands débats philosophiques et poétiques. Mais Julie Timmerman a bien raison de s'y intéresser, après Stéphane Braunschweig, car c'est l'une des pièces les plus aiguës et resserrées de l'auteur. Dans la ville de Rosmersholm, un ancien pasteur et une jeune garde-malade sont unis par l'amour et par une recherche spirituelle liée au courant révolutionnaire qui agite l'Europe au cours des années 1880 (*Rosmersholm* a été publié en 1886). Ils deviennent vite scandaleux. Les conservateurs font pression sur eux, multiplient les rumeurs. Le couple, fou d'absolu, ne pourra supporter la cruauté de la vie réelle.

Julie Timmerman place l'action dans un cadre moderne et ancien à la fois : galeries de portraits d'époque sur les côtés, long écran en fond de scène où apparaît surtout l'image filmée de chevaux blancs, qui renvoient à une vie animale, mystérieuse et libre. Les personnages portent quelques traces d'aujourd'hui sur leur costume mais ce sont juste de furtifs rapprochements. On est en pleine fin du XIXe siècle, au cœur de relations corsetées où l'être humain tente d'aller au-delà des discours puritains (l'affirmation de la vertu cachant des comportements tranquillement immoraux). Xavier de Guillebon incarne l'ancien pasteur avec un juste sens de la flamme et de la braise. Julie Timmerman joue son amie d'une manière vibrante et secrètement passionnelle. Marc Brunet, dans le rôle du terrible Kroll, donne à son personnage la force inquiétante d'un être qui représente tout le conformisme culturel d'une société. Marc Berman, Dominique Jayr et Philippe Risler dessinent fort bien également ce monde austère et mensonger.

Il y a, dans ce spectacle de Julie Timmerman, un sens rare de la vie individuelle et de la vie sociale, une mise en perspective quasi entomologique doublée d'un envol spirituel et esthétique. Les derniers spectacles tirés d'œuvres d'Ibsen que l'on a pu voir ce temps-ci, *Le Canard sauvage* par Stéphane Braunschweig, *Un ennemi du peuple* par Thomas Ostermeier, étaient plus spectaculaires, mais ce *Rosmersholm* est le plus exact, le plus renouvelé. On ne peut imaginer qu'il ne soit pas rapidement repris sur une scène importante.



Julie Timmerman propose, de la pièce d'Ibsen, *Rosmersholm* (1886), une version talentueuse dans laquelle elle est Rebekka, celle par qui le scandale arrive dans un patelin scandinave à l'heure des premières revendications de liberté (2). C'est joué fin (Marc Brunet, Xavier de Guillebon, Philippe Risler, Dominique Jayr, Marc Berman, épatant en intellectuel déjeté) dans une scénographie (Clémence Kazémi) où les portraits des ancêtres pivotent au mur. Le texte français d'Éloi Recoing (Actes Sud-Papiers) trouve son plein-emploi dans cet appareil sobre, où les partenaires du drame puritain secoués par le désir se détachent en relief, chacun à sa façon, dans la plus honnête rigueur de comportement. L'image d'un cheval projeté en vidéo est le seul luxe « moderne », dans ces âpres affaires d'une famille dûment hantée par le péché.

SCOPE
TIGARO

ROSMERSHOLM



GARE AU THÉÂTRE

13, rue Pierre-Sémard,

Vitry-sur-Seine (94)

TÉL. : 01 55 53 22 26

HORAIRES : du 12 au 15 mars

à 19 h 30 ; le 15 mars à 15 h

PLACES : de 10 à 13 €

DURÉE : 2 h 15

Ce spectacle s'est donné au Théâtre de l'Opprimé et, avant Vitry, sera à l'affiche de Fontenay-en-Scènes (les 6 et 7 mars). La grande et sombre pièce d'Henrik Ibsen est donnée dans la traduction d'Eloi Recoing (Actes Sud-Papiers). Julie Timmerman, qui signe la mise en scène probe et sobre, interprète elle-même Rebekka West, face notamment à Xavier de Guillebon (Rosmer) et Marc Berman (Ulrik Brendel). Ils sont excellents, tout comme leurs camarades, Marc Brunet, Philippe Risler, Dominique Jayr.

Julie Timmerman se saisit avec intelligence de la matière romanesque de cette pièce qui



LAURENCE LOT/GARE AU THÉÂTRE

Julie Timmerman met en scène la fascinante pièce d'Ibsen et interprète elle-même la mystérieuse Rebekka West.

a quelque chose d'hitchcockien par le mystère qui pèse sur tous les êtres, les sentiments inavoués, les calculs. Le passé apparaît ici sous la forme d'une galerie de portraits pesante et la peur se cristallise dans les images vidéo des chevaux. Du beau théâtre, sans moyens dispendieux. Une histoire terrible et belle. ■

A. H.

IL EST TEMPS DE RESERVER

> **État de siège**

Charlotte Rondelez signe la mise en scène de la pièce d'Albert Camus. La peste entre dans la ville. The véritable et questions existent. Poche-Montparnasse, tél. : 01 45 44 50 21.

> **Caprices**

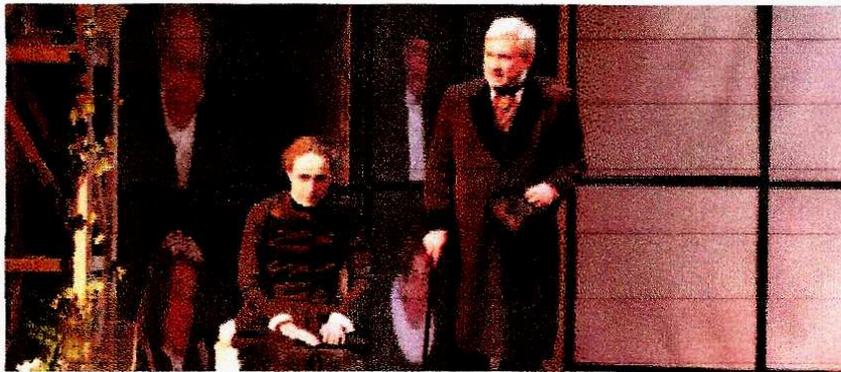
Béatrice Agenin, ancienne sociétaire de la Comédie-Française et excellente metteur en scène s'inspire de Musset et dirige une belle troupe. Béliers Parisiens, tél. : 01 42 62 3

Culture > Scènes

Rosmersholm, c'est quoi, cette pièce?

Par [Laurence Liban](#), publié le 10/02/2014 à 14:21

Mise en scène avec brio par Julie Timmerman, cette oeuvre d'Ibsen confronte ses personnages au concept de l'idéal.



Rosmersholm, de Henrik Ibsen, au théâtre de l'Opprimé, jusqu'au 16 février, puis en tournée.
LOT

1. Une superbe leçon de philo

Une fois de plus, **Ibsen** creuse la question de l'idéal, écrasant ce concept si difficile à manier, et montre combien il est difficile de changer de vie, combien est lourd le passé et grand son pouvoir sur le présent.

2. Une histoire d'amour, de jalousie et de vie gâchée

Celle que vivent un pasteur et la dame de compagnie de sa femme, suicidée un an auparavant. Leur idéal d'une vie tournée vers la transformation de la société se heurtera au conformisme moral et politique de leur époque. Ainsi qu'à leur propre sentiment de culpabilité.

3. Du beau théâtre d'acteurs

Menée par la jeune Julie Timmerman, cette première grande mise en scène se révèle prometteuse. Netteté du trait, clarté des enjeux, Ibsen est bien servi sous les portraits d'une étouffante famille.



J'en profite pour signaler la belle mise en scène de Rosmersholm, d'Ibsen, par Julie

Timmerman, jeune comédienne qui n'a pas froid aux yeux. Dans cette pièce, Ibsen, une fois de plus, creuse la question de l'idéal, cet écrasant concept si difficile à manier. Il montre aussi combien il est difficile de changer de vie, combien est lourd le passé et grand son pouvoir sur le présent.

L'histoire est celle d'un pasteur dont la femme, réputée déséquilibrée, s'est suicidée. Avec la (jeune) dame de compagnie de celle-ci, il mène une vie consacrée à l'étude et fondée sur un nouvel idéal de vie: émanciper le peuple et lui apporter connaissance et bonheur. S'étant « libéré » de sa foi chrétienne et des cercles conservateurs locaux, il entend mettre en pratique son grand oeuvre, main dans la main avec la jeune femme. Mais le passé est là, avec ses casseroles... Pourquoi l'épouse s'est-elle suicidée? Était-elle si folle? Qui est vraiment cette dame de compagnie?

Aussi pessimiste (lucide?), voire désespéré qu'à son habitude, Ibsen montre l'impossibilité du changement dans une société gangrénée. Même les meilleurs doivent renoncer. Fauteur de trouble dans *Le Canard sauvage*, l'idéal, avec une majuscule, est cette fois envisagé comme une notion écrasante pour l'homme, un coup de vent dans une vie, qui l'élève et le rabat brutalement pour lui mettre le nez dans la boue. Bref, un explosif à ne pas mettre entre toutes les mains.

Faite de panneaux pivotants à double face _un côté blanc, l'autre représentant un portrait de famille, la scénographie illustre en beauté l'aspect étouffant, voire menaçant de la dynastie familiale. Les comédiens, en costumes d'époque, portent le texte avec fermeté. On aime particulièrement le jeu intense de Julie Timmermann, la folie de Marc Beman et la fragilité de Xavier de Guillebon. Dominique Jayr est une servante pleine de finesse. Marc Brunet offre une composition très convaincante du conservateur Kroll, tout comme Philippe Risler, cynique à souhait.

Ce spectacle intelligent pose bien les enjeux. Les amateurs d'Ibsen sont gâtés cet hiver.

A voir le 24 à Orly, du 5 au 16 février au théâtre de l'Opprimé à Paris, les 20 et 21 février à Vernouillet, les 6 et 7 mars à Fontenay-sous-Bois, du 12 au 15 mars à Vitry-sur-scène.

Jeudi 13 février 2014

[« Rosmersholm », de Henrik Ibsen \(critique\), Théâtre de l'Opprimé à Paris](#)

Le défi Ibsen

Par Florent Coudeyrat

On n'a jamais trop de Ibsen. Alors, lorsqu'une petite compagnie ose monter « Rosmersholm » avec des comédiens à la hauteur du défi, on accoure !

La Norvège l'indique fièrement sur le site de son ambassade : Ibsen serait l'auteur dramatique le plus joué au monde après Shakespeare. On a pu aisément le vérifier à Paris en 2010 avec pas moins de quatre mises en scène différentes de son chef-d'œuvre *Une maison de poupée*, tandis que les dernières saisons ont été animées par deux amoureux de son œuvre, Thomas Ostermeier et Stéphan Braunschweig (1). Au-delà de ces deux directeurs de théâtres nationaux et leurs moyens importants, les petites compagnies se confrontent rarement au géant Ibsen. Un défi que la compagnie Idiomécane Théâtre relève cette année, avec la complicité du Théâtre de l'Opprimé et des petites scènes qui accueilleront ensuite le spectacle.

Aborder l'œuvre de l'auteur norvégien nécessite des comédiens aguerris, capables d'interpréter les infinies nuances de ce théâtre réaliste où les personnages en lutte jonglent avec les difficultés à agir selon leurs idéaux, et s'empêtrent dans des rôles et marqueurs sociaux dont ils peinent à se défaire. Œuvre de la maturité, *Rosmersholm* confronte un homme bien né, l'ancien pasteur Rosmer, avec le déterminisme de ses origines. Comment échapper à la route toute tracée de l'héritier censé défendre son statut social éminent ? Comment accéder à la conscience individuelle libérée des entraves du conformisme ? Comme souvent chez Ibsen, c'est un intrus qui va patiemment chambouler l'ordre établi en charmant un à un tous les habitants de la demeure de *Rosmersholm*.

Les hantises liées à la demeure ancestrale

Amie de la défunte femme de Rosmer dont le suicide hante les esprits, *l'énigmatique* Rebekka West va remplir ce rôle avec une détermination implacable. En quatre actes savamment dosés, Ibsen instaure un véritable suspens basé sur les révélations progressives des intentions des différents protagonistes, au premier rang desquels M^{me} West. La mise en scène de Julie Timmerman, sobre compte tenu des petits moyens dont elle dispose, insiste sur les hantises liées à la demeure ancestrale au moyen de nombreux portraits des ancêtres qui finiront progressivement par envahir toute la scène. Comme un symbole de l'influence des traditions dont Rosmer ne parvient finalement pas à se défaire complètement.

Les courtes vidéos entre les actes imposent la figure redondante du cheval blanc (2) qui confronte les personnages à leur besoin de surnaturel et d' inexplicable. Un alibi qui leur permet de camoufler leurs renoncements, de mettre de côté ce passé qui ne passe pas, particulièrement cette morte qui hante toute possibilité d'action véritable. Si la mise en scène a un peu de mal à animer un premier acte assez statique, elle prend de l'épaisseur avec la conduite du drame. Dans le rôle de Rebekka West, Julie Timmerman compose une jeune fille pénétrante et sûre d'elle, vibrante et fiévreuse quand viennent les révélations gênantes. Et ce même si l'on est moins convaincu par son expression corporelle, aux accents parfois outrés.

Des seconds rôles épatants

À ses côtés, Xavier de Guillebon compose un évanescent Johannes Rosmer, parfaitement en phase avec le rôle, mais dont on aurait aimé davantage d'emphase dans les quelques passages où son personnage cède à l'exaltation naïve et lyrique. L'impeccable Marc Brunet (Kroll) se montre égal à lui-même, solide et convaincant, mais aussi un rien monolithique dans une technique trop maîtrisée. On préfère de loin les interprétations plus nuancées des seconds rôles, tous parfaits. Philippe Risler impressionne par sa composition glaciale d'où pointe toute la perversité du redoutable Mortensgaard, tandis que Marc Berman éclaire de son regard malicieux et de l'audace de son phrasé un truculent Brendel.

Nous finirons par la délicate Dominique Jayr, qui donne à son rôle de servante une dimension à la hauteur du propos. De sa voix grave aux florissantes subtilités, elle rappelle que jamais les Rosmer ne crient ni ne rient. Calme et posée, c'est bien elle, en observatrice fidèle des passions qui déchirent *Rosmersholm*, qui garde les clés de la demeure et conclut le drame par un cri. Celui de l'observatrice silencieuse qui, déjà, avait commencé à douter de son maître.

Théâtre du blog

À première vue, c'est une maison paisible, pleine de fleurs, mais aussi un peu mélancolique, avec le portrait d'une femme sévère. C'est celui de Beate, l'épouse suicidée de Johannes Rosmer. Tout est déjà dans cette première image : la vie et la mort, l'élan et ce qui le freine, vont se mesurer dans le manoir ancestral. Rebekka West, la belle et saine jeune fille qui semble régner ici, incarne d'abord une belle liberté, forte et pure : oui, Rosmer et elle peuvent vivre sans trouble (apparemment) dans la même maison, heureux d'un amour à peine conscient. Jusqu'au jour où ... Même dans une tragédie intime, intérieure, il faut un élément déclencheur. Il va d'abord prendre la figure du proviseur Kroll, venu demander à Rosmer de soutenir son journal d'ordre moral, lequel est scandalisé par l'appel de la liberté qu'il sent chez son beau-frère. Ensuite, ce sera le journaliste véreux Mortensgaard, et le chantage qu'il tente d'exercer sur l'ancien pasteur. Cherchez la femme : la "faute" ne peut venir que de Rebekka... Et Kroll finit par la faire parler : oui, elle a poussé Beate au suicide. Rosmer, horrifié, troublé, retourné en tous sens, finit par la défier de se tuer à son tour. La fin est digne du grand opéra : réunis par l'amour, mais empêchés de le vivre sur cette terre, ils se jettent ensemble dans le torrent du moulin. Un personnage étrange est passé par là, Brendel, l'ancien précepteur de Rosmer, devenu une sorte clochard intellectuel, riche des œuvres qu'il n'écrira jamais, mais aussi d'une perspicacité de troll : c'est lui qui a mis le doigt sur l'inéluctable. Comme souvent chez Ibsen, cette fatalité de la faute et du malheur est tranquillement mise en doute par un personnage pleinement dans la vie. Dans *Le Canard sauvage*, c'est le docteur, ici, c'est madame Helseth, la femme de charge. Julie Timmerman, qui joue aussi une Rebekka presque trop solide, lumineuse et opaque, maîtrise parfaitement l'affaire : avec peu de moyens, elle a conçu (avec Clémence Kasémi) une maison Rosmer à la fois minimale et maximale, où le poids des ancêtres pèse de plus en plus lourd. Elle s'est entourée d'excellents comédiens, Dominique Jayr, Marc Brunet, Xavier de Guillebon, Marc Berman, Philippe Rister, d'une belle maturité. La pièce s'approfondit d'acte en acte, emmenée vers l'irréel, hors du temps, par le fantôme d'un cheval blanc qui passe comme l'ange annonciateur de la mort. Sur les murs mobiles du décor, les ancêtres reprennent toute la place, tout le pouvoir que la jeune fée de la liberté avait tenté de leur arracher. Mais voilà : dans le « combat des cerveaux », elle a perdu, elle s'est fait contaminer par cette maison lourde de culpabilité. Tandis que Rosmer montait vers la liberté, elle est descendue. La liberté est difficile et la "double contrainte" rend fou : seule l'exaltation de la mort permet de s'échapper. Voilà un beau travail, classique. C'est un compliment : il n'est pas si fréquent d'arriver à cette qualité pour son troisième spectacle. Ensuite, on attendra de Julie Timmerman un point de vue d'artiste plus affirmé.

Christine Friedel

FROGGY'S DELIGHT

Comédie dramatique de Henrik Ibsen, mise en scène de Julie Timmerman, avec Marc Berman, Marc Brunet, Xavier de Guillebon, Dominique Jayr, Philippe Risler et Julie Timmerman.

Pour une de ses premières mises en scène, la comédienne Julie Timmerman ne verse pas dans la facilité en choisissant une pièce magistrale de Henrik Ibsen.

Dans "*Rosmersholm*", avec une redoutable efficacité tant dramaturgique que rhétorique, l'auteur norvégien traite simultanément, par l'usage du réalisme dialectique et avec pour levier le processus de dévoilement, des enjeux du débat idéologique entre le conservatisme et le radicalisme démocratique et une tragédie intime qui brasse les thématiques du déterminisme familial, du péché et de la culpabilité conduisant inexorablement à l'expiation et du voir de l'amour absolu détaché des contingences humaines.

Dotée d'un caractère déterminé et bien décidée à prendre sa revanche sur la vie, Rebekka, une jeune femme plébéienne au passé trouble et aux idées progressistes, archétype de l'aventurière du 19ème siècle et préfiguration de la femme émancipée du 20ème siècle, s'impose à Rosmersholm, la demeure des Rosmer, dynastie aristocratique de pasteurs et de grands commis de l'Etat, devenue le bastion du conservatisme dans une société puritaine inféodée aux préceptes moraux rigoristes et à l'intégrisme du dogme religieux.

Elle aspire à dynamiter l'ordre social non seulement en s'élevant dans l'échelle social par la voie du mariage avec le maître de maison après avoir poussé au suicide son épouse affectée par sa stérilité mais également en provoquant la conversion politique du dernier des Rosmersholm.

Mais c'est sans compter sur l'atmosphère délétère de cette demeure dans laquelle les morts s'accrochent aux vivants comme leurs portraits en phagocytent les murs et sur laquelle plane la mort symbolisée par un cheval blanc, et la virulence de ceux qui détiennent le pouvoir et pour qui le combat vise à la déconsidération publique de leurs opposants.

N'oeuvrant ni dans la contextualisation ni dans l'adaptation, Julie Timmerman livre une proposition maîtrisée et rigoureuse, fidèle à l'esprit, à la lettre et à la beauté du verbe ibsenien pour lequel chaque mot est porteur de sens, tel qu'il ressort de la traduction émérite de Eloi Recoing, et donc à l'oeuvre originale dont la pertinence et la modernité ont traversé le siècle.

Le drame se déroule dans un décor unique conçu par Clémence Kasémi, un intérieur aux murs constitués de panneaux pivotants à double face, un côté blanc évoquant l'avenir possible comme une page blanche à écrire, un côté représentant les portraits de famille, vision écrasante des ancêtres qui vont transformer l'espace en chambre d'écho des morts.

La mise en scène de Julie Timmerman est rigoureuse, alors même qu'elle s'est distribuée dans le rôle principal qu'au demeurant elle tient d'excellente manière avec une belle intensité de jeu qui rend compte de la tension intérieure du personnage soumis à la loi du destin, à la contamination par l'esprit des Rosmers qui ennoblit mais tue le bonheur et à l'amour qui l'a conduit au renoncement.

Et elle a réuni une belle et judicieuse distribution qui porte parfaitement la partition. Dominique Jayr traduit bien la fausse ingénuité du personnel ancillaire témoin impassible des drames.

Belle composition également pour Marc Berman, l'ex-précepteur qui doit faire le deuil de ses idéaux politiques, Philippe Risler, ancien instituteur mis au ban de la société pour sa liaison avec une femme mariée reconverti en journaliste virulent et sans scrupules et Marc Brunet dans le rôle du proviseur Kroll archétype du réactionnaire pourfendeur de la démocratie populaire.

Enfin, Xavier de Guillebon prête son physique ascétique et son talent au dernier des Rosmer qui connaît un revirement symétrique à celui de Rebekka, l'homme timoré victime de son hérédité et de son éducation élitiste devenant un idéaliste exalté qui veut faire de tous les hommes des aristocrates en libérant les esprits et purifiant les volontés.

Les parti pris de Julie Timmerman pour un jeu très tenu et en costumes sont assumés et cohérents. Le théâtre d'Ibsen est un théâtre des ténèbres intérieures et les passions, qui ne donnent jamais lieu à d'exubérantes démonstrations, consomment de l'intérieur, sous les corsets et les cols durs.

MM (Martine Piazzon)

Historique de la compagnie

La compagnie Idiomécanic Théâtre s'inscrit dans la dynamique d'un théâtre public, populaire et de recherche. Le processus de travail est fondé sur un rapport d'égalité et de complicité avec une équipe complète de création, pour un théâtre d'engagement : engagement de l'énergie créatrice de chacun, engagement auprès de publics divers, engagement d'une réflexion individuelle, engagement personnel d'un bout à l'autre du processus de production et de création.

Les créations de la compagnie posent toutes la question de l'individu en prise avec l'ordre établi. *Un Jeu d'enfants* de Martin Walser (2008-2009) met en scène un fils dont les tentatives pour tuer son père, représentant de l'ordre bourgeois, sont systématiquement déjouées ; *Words are watching you*, inspiré de la « novlangue » de George Orwell (2009-2012) montre trois individus sous la domination d'une Big Mother toute-puissante, qui manipule le langage et finit par avoir raison de leur résistance ; *La Sorcière*, d'après Michelet (2013), est l'histoire d'une femme qui prend en charge la révolte de tous ceux que l'ordre social a bâillonnés : les misérables, les fous, les poètes ; *Rosmersholm* d'Ibsen (création en 2014) est le champ de bataille d'une guerre pour l'émancipation de l'individu tenu sous la domination d'une morale aliénante.

UN JEU D'ENFANTS DE MARTIN WALSER (2008-2009)



<http://www.youtube.com/watch?v=wJGB6pUQXJQ>

CRÉATION : Théâtre de l'Épée de Bois (Cartoucherie), reprise à Confluences (Paris 20)

LA PRESSE

« Sur le ton poético-farfelu du *Léonce et Léna* de Büchner, c'était diablement enlevé, au rythme strident de trois guitares électriques, par une bande de jeunes piaffant d'énergie renouvelable. »

Jean-Pierre Léonardini, L'Humanité

« La mise en scène de Julie Timmerman est intelligente et rigoureuse, et l'on voit vite qu'elle sait diriger ses comédiens. »

Philippe du Vignal, Théâtre du blog

WORDS ARE WATCHING YOU
DE JULIE TIMMERMAN
(2010-2012)



<http://vimeo.com/21067568>

Prix Passe-Portes 2010
Coproduction Espace Culturel Boris Vian (Les Ulis)
Spectacle soutenu par la DRAC Ile-de-France, l'ADAMI et l'ARCADI

CRÉATION : Espace Culturel Boris Vian (Les Ulis), Confluences (Paris 20), Le Studio (Asnières), ECAM (Le Kremlin-Bicêtre), La Grange Dîmière (Fresnes), Festival du Mot (La Charité-sur-Loire), Festival Passe-Portes (Les Portes en ré)

TOURNÉE 2012 : Centre Culturel Aragon Triolet (Orly), Théâtre Gyptis (Marseille), Confluences (Paris 20), Théâtrales Charles Dullin (Chevilly Larue)

LA PRESSE

« Ce spectacle bénéficie d'une interprétation toujours savoureuse et mord allègrement, à pleines dents. »

Gilles Costaz, Politis

« Julie Timmerman et ses amis s'amuse avec les mots. » **Armelle Héliot, le Figaro** 🌍🌍🌍🌍

« C'est joyeux, magnifiquement foutraque, et véritablement enthousiasmant. Une réussite. » **Jean-Luc Jeener, Le Figaroscope**

« Energie, sens du comique et de la dérision, parodie, tout cela se mêle avec bonheur (...) Un collectif énergisant de trentenaires sacrément péchus (...) Des vagues de stimuli nerveux actionnés par le rire, lui-même déclenché par l'humour et une bonne dose de culot. Rapide, précis, pas piqué des vers. » **Laurence Liban, L'Express**

« Etonnant spectacle, où la drôlerie côtoie l'irrévérence et la lucidité. » **Claude Kraif, revue-spectacles.com**

« C'est remarquable (...) Vous avez réussi à tirer de cette oeuvre monumentale quelque chose qui a une substance personnelle, actuelle, et c'est très bien écrit. (...) C'est un spectacle extrêmement drôle, plein d'humour (...) on ne peut pas s'empêcher de rire, même si c'est tragique. » **Odetteournot, RCJ**

« Julie Timmerman, tout comme les Indignés, a bel et bien engagé le combat contre Big Brother. » **L'hebdo Marseille**

« Un spectacle engagé et joyeux, servi par une troupe enthousiaste, une mise en scène juste et une belle énergie. » **Yves Bouyx, Ventilo**

« L'ensemble est drôle, fin, bien écrit et bien trousse. » **Antoine Pateffoz, La Marseillaise**

« Vous êtes dans un univers amusant et criant de pertinence. » **Tamara Bousquet, Reg'Arts**

**LA SORCIÈRE
D'APRÈS MICHELET
(2013-2014)**



Julie Timmerman * copyright Photographie Laurencine Lot

WORK IN PROGRESS : février 2013 à Confluences (Paris 20), novembre 2013 à l'ECAM (Le Kremlin-Bicêtre), mars 2014 à Gare au Théâtre (Vitry-sur-Seine), 17 et 18 mai 2014 au Château de Vascoeuil (Eure), 1er août 2014 à la Scène Faramine (Bourgogne).

LA PRESSE

« (...) le beau travail de Julie Timmerman qui prépare actuellement l'adaptation de *La Sorcière* de Michelet (1798-1874). Seule sur scène, l'actrice fait parler tantôt la pauvre femme condamnée à la marginalité, tantôt son « Esprit » à la fois malin et protecteur, tantôt le seigneur tyrannique ou encore le mari fébrile. Elle propose ainsi une traversée vivante et complexe de ce récit où Michelet démontre que c'est la société elle-même qui fabriquait jadis ses sorcières, à leur corps défendant... » **Judith Sibony, blog Coup de Théâtre sur lemonde.fr**

Idiomécanic Théâtre

31 rue des Bourdonnais - 75001 Paris
06 17 14 00 16 / idiomecanictheatre@gmail.com

Martine Derrier - Les petits Ruisseaux

production et diffusion
01 49 59 93 69 / 06 81 13 69 68
martinederrier@lespetitsruisseaux.com

Nicole Czarniak

presse
06 80 18 22 75 / nicoleczarniak@lapasserelle.eu